



CHIFOUMI PRODUCTIONS PRÉSENTE

GILLES LELLOUCHE FRANÇOIS CIVIL KARIM LEKLOU
ADÈLE EXARCHOPOULOS KENZA FORTAS

BAC NORD

UN FILM DE CÉDRIC JIMENEZ

DURÉE : 1H45

AU CINÉMA LE 23 DÉCEMBRE

DISTRIBUTION

STUDIOCANAL

A CANAL+ COMPANY

SOPHIE FRACCHIA
SOPHIE.FRACCHIA@STUDIOCANAL.COM
TÉL. : 01 71 35 11 59

PRESSE

DOMINIQUE SEGALL COMMUNICATION
DOMINIQUE SEGALL ET LOANN GREULICH
8, RUE DE MARIGNAN – 75008 PARIS
LGREULICH@DOMINIQUESEGALL.COM
TÉL. : 01 45 63 73 04

MATÉRIEL PRESSE ET PUBLICITAIRE TÉLÉCHARGEABLE SUR SALLES.STUDIOCANAL.FR

SYNOPSIS

2012. Les quartiers Nord de Marseille détiennent un triste record : la zone au taux de criminalité le plus élevé de France. Poussée par sa hiérarchie, la BAC Nord, brigade de terrain, cherche sans cesse à améliorer ses résultats. Dans un secteur à haut risque, les flics adaptent leurs méthodes, franchissant parfois la ligne jaune. Jusqu'au jour où le système judiciaire se retourne contre eux...



ENTRETIEN AVEC CÉDRIC JIMENEZ

D'où vient l'envie de ce film ?

En 2012, l'affaire du scandale de la BAC Nord éclate dans toute la presse. Difficile d'y échapper surtout pour moi qui suis de Marseille. Je m'y suis très vite intéressé surtout que je connais bien les quartiers nord, j'y ai grandi. Le show médiatique était tel que j'ai ressenti le besoin de savoir ce qu'il s'était passé. À quel point ces flics avaient-ils pu franchir la ligne jaune ? Mais pour cela, il fallait avoir accès aux policiers, au dossier. Ce qui était évidemment impossible. Quand on a décidé de travailler ensemble, avec Hugo [Ségnac], mon producteur, j'avais toujours en tête cette affaire. C'est là qu'il me dit « Attends, je connais quelqu'un à Marseille qui pourrait nous présenter les vrais flics de l'affaire. » Et c'est ce qui s'est passé. J'ai pu rencontrer toute la BAC Nord de l'époque, m'entretenir avec ces hommes, commencé à sentir les choses. J'ai rapidement appelé Hugo pour lui dire « Il faut faire ce film ! »

Mais dès 2012, vous sentiez qu'il y avait matière à faire un film...

Oui, parce qu'on entendait aux infos des chefs d'accusation du grand banditisme comme « trafic de drogue en bande organisée », « racket en bande organisée »... Je connais vraiment bien les quartiers nord. Que les flics déconnent là-bas n'a rien d'étonnant : ce sont des zones abandonnées de l'État et qui répondent à des codes particuliers... La police n'échappe pas à cela. Mais la médiatisation de l'affaire me paraissait teintée d'hypocrisie, avec Manuel Valls qui déclarait qu'il allait « nettoyer la police ! », etc. Ça sentait la récupération politique : ces flics n'étaient sûrement pas irréprochables mais comment l'institution policière pouvait-elle autant se cacher derrière ces accusés ?

Cette intuition demandait à être vérifiée. J'ai donc rencontré tout le monde, les policiers comme les mecs des cités, attendu que les langues se délient un peu, jusqu'à ce que j'aie assez d'infos pour me dire que je pouvais en faire un film. Cette question de la responsabilité, de la rupture au sein d'un système entre ceux qui disent et ceux qui font est un puissant levier pour la fiction. C'est à partir de là que ça devient du cinéma.





C'était difficile de gagner la confiance des policiers ?

Non, c'est d'ailleurs ce qui m'a rassuré : j'ai senti qu'ils n'avaient rien à cacher. Quand le procureur a abandonné les charges principales, il n'y a pas eu un mot dans les médias alors que leur arrestation avait fait la une pendant plusieurs jours. Du coup, ils étaient heureux d'être écoutés et de raconter comment ils en étaient arrivés là. Ils ont fait des conneries, c'est indiscutable, mais l'ampleur médiatique que ça a pris était disproportionnée.

Avec un sujet aussi inflammable, comment rester impartial ?

C'était toute la difficulté du projet. Ne pas condamner, ni disculper ou légitimer. Ce qui m'intéressait ici c'était de mettre en avant les contradictions internes au sens de l'intérêt général à travers le parcours de ces personnages qui finissent écrasés par

le système qui les a pourtant formés. Certes, ces flics agissent sous l'égide policière mais, finalement, ils sont plus proches des mecs des quartiers que du corps politique qui, lui, n'y a jamais mis les pieds. J'ai rencontré beaucoup d'habitants pour qui ces flics font partie du quotidien : ils se côtoient, interagissent, apprennent à vivre ensemble dans un contexte très particulier.

C'est ce qu'illustre cette scène où Greg et ses collègues embarquent un gosse qui les outrage copieusement, puis détendent l'atmosphère en mettant le gyrophaire et en conduisant à la *Starsky et Hutch*. L'espace d'un court instant, il y a presque une complicité entre eux.

Cette scène, le vrai policier qui a inspiré Yass me l'a racontée telle quelle. Chaque fois qu'ils repassaient dans la cité, le petit leur disait « *Oh les gars, faites-moi faire un*

tour ! » Et grâce à ce gosse, ils pouvaient entrer dans la cité sans se faire chahuter. La BAC ne fait pas dans le social. Ils ont des méthodes dures que je ne cautionne pas. Là encore, ce qui m'intéressait c'était de me placer à hauteur d'homme pour montrer le système policier de l'intérieur. Un système qui crée de la frustration, de la tension permanente dans ses propres rangs, en ne donnant pas aux policiers les moyens d'atteindre l'exigence qu'on leur demande. Et côté cités, on crée des territoires oubliés : la frustration existe dans l'exclusion, les gens sont parqués dans des endroits indignes où ils n'ont accès à rien. Chaque jour à Marseille, une mère pleure son fils et chaque jour les hommes de la BAC doivent ramener du chiffre, encore plus de chiffre. Avec autant de rancœur accumulée de part et d'autre, une étincelle suffit pour mettre le feu aux poudres.



Qu'est-ce qu'un bon flic, au fond ?

Ici, on ne raisonne pas en termes de bon ou de mauvais flic. BAC NORD n'est pas un film pro ou anti-flic. Et mon rôle n'est pas de me substituer à celui de la justice. Je voulais simplement raconter l'histoire de trois hommes et exposer, à travers leur métier et ce qu'ils ont traversé, les failles d'un système ; un système où ceux qui sont en bas de l'échelle sont systématiquement sacrifiés. Un système qui ignore ses fonctionnaires et qui oublie les habitants des cités.

Comment avez-vous créé la dynamique du trio que forment Gilles, Karim et François ?

J'avais les vrais policiers sous la main, ça aide (*rires*). Celui qu'interprète Gilles, la police, c'était toute sa vie. Une vraie vocation. Il n'avait pas de femme, il aimait son indépendance. Le plus jeune, qu'incarne François, c'était un bagarreur pour qui la BAC était un pont vers le RAID. Un blanc lui-même issu des quartiers nord, qui croyait en la police. Le troisième que joue Karim, il voulait devenir officier et fonder une famille. À partir de ces infos, j'ai construit ces personnages. J'ai eu la chance d'avoir ces acteurs, qui se sont bien entendus tout de suite.

Ces trois policiers, ce sont plus que des collègues : c'est une famille, dont Nora, l'épouse de Yass, qu'interprète Adèle Exarchopoulos, est un peu le chef.

Exactement. Ils sont seuls. Seuls face à la rue, mais aussi seuls face à leur hiérarchie, qui ne les soutient pas. Ils ont souvent le sentiment d'être livrés à eux-mêmes. Ça crée des liens forts. Je voulais donc aussi montrer le quotidien de ces hommes dans ce qu'il peut avoir de lumineux. Les scènes de déjeuner chez Yass et Nora par exemple. Ces plages de bonheur simple, avec une fille qui se moque gentiment de leur côté cowboy.

Dans cet univers viril de la police, vous avez su créer des personnages féminins puissants.

Pour Nora, on s'est là encore appuyés sur une vraie personne, qui a été une ressource précieuse pour Adèle. Le couple Nora / Yass est basé sur un vrai couple. Cette femme était au CIC [Centre d'Intervention et de Commandement], à l'Évêché [le commissariat central de Marseille] : c'est le CIC qui relaie tous les appels au 17 vers les patrouilles. Je trouvais ça intéressant que, dans cet univers un peu macho, ce soit une femme qui ait tendance à mettre les garçons au pas. Mais la vraie Nora était comme ça : elle a beaucoup de caractère. Il fallait ça pour encaisser ce qu'elle a encaissé pendant que son mari était en prison : élever seule des enfants en bas âge, avec un salaire en moins ; continuer à aller travailler en ignorant les regards de ceux qui la voyaient désormais comme « la femme des ripoux ».

Comment avez-vous construit le personnage de l'indic ?

Contrairement aux autres personnages, celui-ci a été inventé à partir de plusieurs anecdotes mêlées : il n'a pas existé tel qu'il est dans le film. Ce qui permettait un peu plus de libertés sur le choix de l'acteur, sur son sexe, son âge... Et je me suis dit que la relation entre Antoine et son indic serait encore plus intéressante si la séduction rentrait dans l'équation. Elle ne peut pas se permettre de tomber amoureuse d'un flic, lui encore moins de son indic mais on sent bien qu'il y a un peu plus que de l'affection entre eux. Ce qui décuple la violence de la résolution.

Comment Kenza a-t-elle préparé le rôle ?

Kenza a une grâce incroyable à l'image, mais j'ai davantage adapté le personnage à elle que l'inverse. Cela dit, elle est, dans la vie, ce que le personnage devait être : une fille de 18 ans qui vient des quartiers nord de Marseille et qui, contrairement à moi, y vit encore. Elle avait tout : l'accent, les expressions - qu'elle a parfois injectées elle-même dans le texte... J'avais vu SHÉHÉRAZADE, où elle brillait très fort. Dès que j'ai fait de l'indic une fille, j'ai pensé à elle. Je n'ai rencontré personne d'autre, tout comme je n'ai rencontré personne d'autre que Gilles, François ou Karim pour leurs rôles respectifs.

On oublie immédiatement les acteurs au profit de leurs personnages.

Ils ont tous beaucoup donné. Gilles s'est rasé la tête, il s'est collé deux petits diamants dans l'oreille, pour ajouter une petite touche de mauvais goût marseillais. On ne le voit pas souvent comme ça. François, je l'ai teint en blond... Il a aussi voulu prendre une pointe d'accent marseillais. Au début je n'étais pas sûr car c'est toujours périlleux et, en tant que Marseillais, je trouve que ça fonctionne rarement. Je lui ai dit : « *on essaye et si ça ne marche pas je l'entendrai de toute façon* »... À la première prise, j'ai su que ça fonctionnait. Ça ajoute vraiment un truc au perso. Et Karim s'est énormément préparé physiquement en perdant beaucoup de poids. Ils se sont aussi, tous les trois, entraînés aux côtés de vrais policiers qui les ont initiés au maniement des armes, fait patrouiller – pas pendant les heures de service, mais ils leur ont montré comment ils se cachaient, etc.

Cette implication des trois a énormément contribué à la véracité des personnages.

La scène où ils prennent la cité d'assaut est impressionnante de réalisme. Comment l'avez-vous conçue ?

Je connaissais déjà l'histoire, son enchaînement avant même de rencontrer les flics ; on me l'avait racontée en fait. Ça s'est passé à la Castellane. La scène a demandé une très longue préparation, puis 8 jours de tournage. Tous les figurants sont des gens du cru, qui ont joué le jeu à fond... Il y avait de l'ambiance, hein (*rires*). C'était *caliente*. Mais les mecs étaient tellement contents d'être là, au milieu des acteurs... Ça faisait plaisir à voir.

Vous avez pu tourner sur place, à la Castellane ?

Non, hélas. Les habitants étaient d'accord, mais pas le syndic, qui craignait que le film véhicule une image négative de la cité. C'est dommage, car pour les jeunes, il y avait une expérience à vivre, on leur aurait donné un travail le temps du tournage, etc... Du coup, on s'est reportés sur une cité en dehors de Marseille. La production exécutive, qui est associée à la société de sécurité qui s'occupait du film, bénéficiait d'un accès unique à ces quartiers. Il y a eu un petit travail de mise en confiance à faire. Il fallait aussi que les jeunes prennent conscience de la machine que ça allait être, parce qu'ils ont fait plein de clips, mais là c'était une toute autre échelle...

Le film a une énergie proche de celle de FRENCH CONNECTION ou L'INSPECTEUR HARRY. C'étaient des modèles ?

Pas consciemment, non. Mais les films américains des années 70, toute cette génération du Nouvel Hollywood, c'est un cinéma qui m'est cher, donc ça doit ressortir malgré moi.

Il y a cette dernière partie, toute en tension mais en immobilité, qui fait glisser le film dans une nouvelle intensité. Comment avez-vous travaillé la construction dramatique de la partie en prison ?

Ce que je voulais traiter dans cette dernière partie, c'est le renversement de situation. Ces flics passent leurs journées ensemble, en mouvement à guetter le moindre délit, le moindre suspect à arrêter. Or, ils se retrouvent, in fine, là où leurs actions quotidiennes entraînent ceux qu'ils interpellent : en prison. Dans les témoignages que j'ai entendus, c'est surtout ça qui m'a marqué : ces flics ont été applaudis pour leur travail, félicités par leur institution ; le lendemain ils se voient réduits au rang de parias. Ce qui m'intéressait, ce n'était pas de savoir comment ils doivent être punis ou jugés, mais la rupture dramatique de la situation : ce changement de paradigme soudain qui – en dehors de tout jugement de valeur – donne son ampleur dramatique à l'histoire. En les écoutant me raconter leur incarcération, j'ai pris conscience que la prison était le dernier endroit où ils pensaient se retrouver. Ils l'ont très, très mal vécu. L'un deux (le personnage qu'interprète Gilles Lellouche), le plus costaud a priori, a très vite et très violemment craqué en détention. Il a mis des années à s'en remettre. Le traumatisme a été terrible. J'ai voulu coller à cette réalité. Une fois l'uniforme tombé, leur fonction désavouée, le rapport à la violence se modifie. Ce basculement de la dernière partie, c'est aussi une mise en tension du trio de personnages de manière complètement redéfinie : ces trois types que l'on voit constamment ensemble, soudés et en mouvement, se retrouvent soudainement enfermés, séparés, seuls face à eux-mêmes.

Vous avez mentionné être issu des quartiers nord : quel souvenir en gardez-vous ?

Franchement, un bon souvenir. Je les ai quittés à l'âge de 13 ans, donc il y a plus de trente ans. Les règles étaient différentes, à l'époque. Il n'y avait pas de règlements de compte à la kalachnikov. Mais c'était déjà des quartiers où il ne fallait pas aller. Les rapports avec la police étaient déjà tendus. Je me suis pris quelques roustes par les flics qui étaient en guéguerre perpétuelle avec « *les grands* », comme on appelle ceux qui tiennent le pavé dans les cités. Mais moi, j'ai adoré grandir là-bas. Une cité, c'est sympa quand t'es petit, parce que c'est fermé : tu connais tout le monde, tu vas manger chez les uns, chez les autres... Et puis, il y a toujours un terrain de foot ou de basket. C'est un espace de vie assez cool, quand tu es même. Et puis, tu es d'ici, donc tu ne te fais pas emmerder. Par contre, je suis certainement parti au bon moment. J'ai grandi seul avec ma mère, qui était fonctionnaire et très à cheval sur la scolarité. J'ai fait ma sixième dans les quartiers nord, ma mère a senti que ça commençait à devenir limite, et c'est là qu'on a déménagé pour le centre-ville.

La façon dont vous filmez Marseille n'est pas « touristique », mais plutôt sensorielle, voire sensuelle : vous captez les odeurs, les sons, les couleurs, la lumière de la ville. N'est-elle pas le personnage principal du film ?

On me disait déjà ça à propos de LA FRENCH ! (*rires*) Que voulez-vous, je suis un amoureux de ma ville. J'y passe encore beaucoup de temps. Mais avec BAC NORD, j'avais envie de montrer un autre visage de la ville : ce n'est pas le Marseille bucolique des petits ports, c'est un Marseille plus populaire, mais tout aussi beau. Le marché aux puces, par exemple, est un endroit que je tenais absolument à filmer, même si c'était un cauchemar logistique. Les revendeurs de cigarettes, les trafiquants de tortues, les sandwichs à l'harissa... Toute cette ambiance est typiquement marseillaise. Avec mon chef déco, qui lui aussi est marseillais, on a beaucoup travaillé pour traduire cette personnalité, aller dans le sens de ce folklore.

Qu'avez-vous découvert avec ce film ? En quoi vous a-t-il changé ?

Avant de faire BAC NORD, je critiquais volontiers la police. Aujourd'hui, je condamne toujours aussi fermement les violences policières, mais je sais aussi que le problème ne se limite pas à quelques brebis galeuses et j'essaie de comprendre comment, de manière systémique, on en arrive là. Je pense qu'il incombe à l'État de mieux préparer et accompagner ses policiers – sur le plan éducatif, sur le plan des salaires, sur le plan technique – Il y a un cercle vicieux à transformer en cercle vertueux. Ces flics de la BAC sont en permanence en contact avec les habitants, c'est précisément pour ça que je voulais être dans leur point de vue : ils patrouillent de jour, donc ils les voient tout le temps. Ils vivent ensemble. L'affaire, finalement, est secondaire. Ce n'est que le véhicule qui me permet de montrer un système policier obsolète et en faillite.

ENTRETIEN AVEC GILLES LELLOUCHE



Après LA FRENCH, c'était une évidence de retravailler avec Cédric Jimenez ?

Oui, car nous sommes restés assez proches : je suis avec attention l'évolution de chacun de ses projets, j'ai fait une participation sur HHH. Mais je trouvais que celui-ci avait une résonance intéressante avec ce qu'on vit aujourd'hui, et qu'il se situait dans son domaine d'excellence : Marseille, c'est chez lui. C'est sa culture, ses codes. Je savais qu'encre une fois il allait m'épater.

Vu de loin, le film, qui épouse le point de vue de trois policiers de la BAC, pourrait passer pour « pro-flic » : est-ce un aspect du projet qui vous inquiétait ?

La lecture du scénario a balayé toute inquiétude que j'aurais pu avoir. Il y a vraiment deux films en un, en fait : d'un côté, il y a ces flics qui se battent pour faire ce qu'ils croient être juste ; et puis il y a cette machinerie politique dans laquelle ils se retrouvent tous un peu broyés. Et ce sont deux histoires complètement différentes. Pour moi, il était hors de question de faire un film « pro-flic », comme il était hors de question de faire un film « anti-flic ». Il s'agissait de faire un film mesuré.

Mais notre époque éprise de jugements à l'emporte-pièce sur les réseaux sociaux se prête-t-elle à un portrait nuancé ?

Sur les réseaux sociaux, on réagit à chaud, et ce qui est vrai le lundi ne l'est plus nécessairement le mardi. Tout ça est assez bipolaire. L'avantage de l'art, c'est qu'on met les choses en perspective : il y a une gestation, une réflexion. C'est à nous les artistes, si tant est qu'on en soit, de dépassionner les débats, et de garder le plus possible la tête froide. Autrement on ne fait que des brûlots, et les brûlots, il y en a des bons, et puis de très mauvais.

Greg, votre personnage, est-il un bon ou un mauvais flic ?

C'est un type qui a 20 ans de métier et qui ne comprend plus pourquoi il fait les choses. Je pense qu'il y a énormément de malheur et d'incompréhension dans les cités, comme il y en a chez les flics – il suffit de voir le nombre de suicides dans cette profession. Il n'y a pas les bons d'un côté, et les mauvais de l'autre, loin de là. Et personnellement, je suis content de pouvoir défendre quelque chose de nuancé.

Greg a cette phrase terrible : « *Plus je fais ce métier, moins je le fais* »

Pour tout dire, ça c'est une réplique que j'ai improvisée. Parce que, après avoir recueilli de nombreux témoignages, on comprend que les flics sont coupés des gens qu'ils sont censés protéger : certaines cités sont verrouillées, il y a des lieux qui sont des zones de non droit. Pour Greg, qui est un type assoiffé de justice, c'est insupportable. Donc au bout d'un moment, il perd toute forme d'idéal. Dans le quotidien de son métier, puis dans son rapport à sa hiérarchie. Quand tout à coup, on lui donne carte blanche pour effectuer une mission et qu'il s'en acquitte, il se sent revivre. Mais après l'avoir félicité et fermé les yeux sur ses méthodes, sa hiérarchie va le lâcher pour des raisons politiques. Greg est un idéaliste qui navigue dans un monde sans idéaux et, finalement, sans morale.

Comment vous êtes-vous préparé au rôle ?

On a eu la chance d'avoir accès aux vrais policiers dont s'inspire cette histoire, ce qui était précieux. Ce sont des types qui ont été meurtris, trahis, donc il fallait faire le tri, et laisser de côté une certaine véhémence qu'ils pouvaient avoir envers les cités ou les institutions. J'ai essayé de traduire le plus objectivement possible la réalité de ces flics, mais aussi celle des gars que j'ai pu rencontrer dans les cités et qui m'ont raconté les méthodes de cowboy de ces policiers, et les libertés qu'ils prenaient... Ce qui était amusant, c'était de voir des grands caïds de cité parler avec des flics de la BAC comme si c'étaient des super potes qu'ils n'avaient pas vus depuis longtemps. Sur nos 150 figurants, il devait bien y en avoir 70 ou 80 avec des bracelets électroniques, mais ils étaient heureux de travailler avec nous, heureux qu'on les considère. C'était émouvant de voir ces types qui, à 7h30 du matin, étaient prêts à tourner, habillés, à fond, tous les jours, et ce pendant les trois semaines qu'a duré le tournage de la scène de l'attaque de la cité. Ils étaient hyper impliqués, heureux quand la prise était bonne. Ils se sentaient utiles, quoi.

C'est comme si la frontière entre les gens de la cité et ceux de la BAC s'était abolie au contact de l'intérêt supérieur de ce projet.

Exactement. Après, le cinéma fait fantasmer beaucoup de gens. C'est une sorte de baguette magique.

On croit immédiatement au trio de policiers que vous formez avec François Civil et Karim Leklou : comment êtes-vous parvenus à un tel résultat ?

Il y a deux aspects, en fait. L'aspect technique, qui concerne le vocabulaire du policier, sa gestuelle. Ne serait-ce que de savoir porter un flingue : ils le font d'une certaine manière. Nous nous sommes donc entraînés avec des types de la BAC, et avons tiré avec toutes les armes qui existent au monde – ce qui, pour moi qui suis un non-violent absolu, était quand même assez particulier...

Concernant la complicité presque enfantine entre ces trois hommes, on a eu la chance de s'entendre à merveille, avec Karim et François, et ça a donné cette espèce d'intimité qui n'est pas toujours facile à avoir. On ne se connaissait pas tous les trois, mais on s'est creusé la cervelle, pendant nos temps de pause, le weekend, à improviser entre nous. Par exemple, quand nos personnages se mettent à parler de l'espace, c'est parce qu'on s'est demandé « *Tiens, qu'est-ce que ces types peuvent se dire quand ils se retrouvent en planque dans une voiture à attendre toute la nuit ?* » On a voulu sortir un peu des clichés habituels et amener un peu de poésie et d'humour.

Chacun des trois policiers a une identité bien définie : Greg, c'est le vétéran. Un fic vieillissant, et terriblement seul.

Au départ, dans le scénario, mon personnage était une sorte de playboy marseillais, un type qui enchaînait les histoires sans lendemain. Je trouvais que ça ne servait pas sa détresse. J'avais vraiment envie d'incarner un homme qui ne vit que pour son métier. Un personnage à l'os. Cet homme se réveille, et il est mécanique : il prend sa douche, ses protéines pour tenir le coup toute la journée parce qu'il a un corps qui vieillit, et il part au combat. Et quand il rentre chez lui, personne ne l'attend : ni femme, ni enfants. Rien. Il a tout sacrifié pour ce métier, donc quand ce métier le sacrifie lui, il ne reste plus rien. C'est perdant-perdant.

La colère de Greg, dans la scène où il est confronté par le type de l'IGPN, où l'avez-vous puisée ?

Dans l'injustice. Il a flirté avec des méthodes qui n'étaient pas les bonnes, mais en même temps il a toujours fait son métier avec sincérité. Alors j'imagine que se retrouver sur le banc des accusés, traité comme un voyou, ça doit rendre fou. Sa fureur est celle de l'incompris, la colère enfantine du « *Mais je vous jure que je ne vous mens pas !* »

Il y a des films que vous avez vus ou revus, de votre propre chef ou à la demande de Cédric Jimenez ?

J'ai voulu revoir Denzel Washington dans TRAINING DAY, mais c'est tout. Plus ça va, et moins je regarde de films pour préparer un rôle ; au contraire, j'essaie de m'en détacher pour éviter le déjà-vu.

Le film renoue un peu avec l'esprit des grands polars français des années 70, des films populaires mais de qualité, spectaculaires mais avec du fond : quel est votre rapport au genre ?

J'ai fait beaucoup de polars il y a une dizaine d'années, puisque j'ai participé à MESRINE, à LA FRENCH, au DERNIER GANG, sur le Gang des postiches, et puis au film de Jean-Paul Rouve sur Spaggiari [*SANS ARME, NI HAINE, NI VIOLENCE*]... À un moment donné, j'ai pris

mes distances avec ce genre pour ne pas y être totalement identifié. Mais il ne me semblait pas avoir fait de polar comme BAC NORD. D'ailleurs, c'est le drame humain qui m'intéressait ici, plus que le genre. La trajectoire de ce personnage assoiffé de justice, et qui va subir ce qu'il estime être une injustice.

N'empêche que BAC NORD rappelle les grandes heures du polar français...

Oui, les films de Costa-Gavras, de Melville, etc. Mais j'avais surtout foi en la rage de Cédric Jimenez. C'est un type d'une grande douceur et d'une grande intelligence, mais aussi animé d'une grande colère, et je savais qu'avec ce film, il allait pouvoir la mettre à profit, en quelque sorte.

Chaque film présente un défi particulier ; sur BAC NORD c'était quoi ?

Rester dans la nuance, encore une fois. Montrer que ces flics pouvaient flirter avec l'illégalité et qu'en même temps ils étaient animés d'une vraie passion pour leur métier. Essayer de marcher sur une corde tendue entre bien et mal, le juste et le faux... On a tous la tentation de jouer les héros, ou les bad boys, et j'avais envie de ne surtout pas tomber dans ces panneaux-là.

L'image que vous aviez de la police a-t-elle changé au contact de ce film ?

Pas vraiment, non. J'ai rencontré beaucoup de policiers au cours de ma carrière, comme j'ai rencontré beaucoup de voyous, et c'est toujours un peu la même rengaine, finalement. L'ego est un grand drame contemporain qui conduit, quel que soit le camp auquel on appartient, à beaucoup d'erreurs. Et pour ne rien arranger, on est dans une époque où chacun veut briller, exister à tout prix, et ça fait perdre aux gens le sens commun. Les policiers avaient des blousons marqués BAC Nord, façon FBI. Mais à l'arrivée, les motivations étaient les mêmes que celles des gars des cités : avoir ma Golf GTI et ma Rolex au poignet, une table réservée en boîte de nuit... Plus je fais ce genre de film, et plus je m'aperçois que, flic ou voyou, la frontière est très ténue.

Deux mots de vos projets ?

J'ai retrouvé Fred Cavayé pour ADIEU MONSIEUR HAFFMANN, film historique adapté d'une pièce de théâtre avec Daniel Auteuil et Sara Giraudeau. Je suis en écriture de mon prochain film comme réalisateur. Et en septembre je tourne GOLIATH, de Fred Tellier, avec Pierre Niney et Emmanuelle Bercot, sur l'affaire Monsanto. Je camperai un avocat, encore une fois épris de justice.

ENTRETIEN AVEC FRANÇOIS CIVIL

Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

Ce qui m'a d'abord séduit, c'est le scénario que j'ai lu. Certains éléments ont changé et il y a eu un peu de réécriture, mais le film était là. Excitant, intelligent, pertinent, racé. Le personnage d'Antoine est très loin de ce que je suis dans la vie, donc j'ai été très agréablement surpris d'apprendre que c'est pour ce rôle-là que Cédric Jimenez voulait me rencontrer.

Ensuite c'est notre rencontre qui a fini par confirmer mon désir de participer au projet. Le discours de Cédric, sa vision de cinéma et son énergie rare sont extrêmement contagieuses.

L'idée de faire un film hybride, un film d'action mais avec du fond, avec un vrai point de vue sur notre système qui soit en même temps un film de personnages, qui puisse naviguer entre des scènes à la comédie subtile et des destins tragiques et forts... c'était très excitant.

C'est la première fois que vous interprétez un policier ? Est-ce un genre que vous affectionnez, ou pas particulièrement ?

Je ne pense pas que BAC NORD s'inscrive dans le genre « *film policier* ». Même s'il y a un côté thriller et suspens, il n'y a pas réellement d'enquête, d'histoire à élucider. Il met surtout beaucoup en avant la vie de ces policiers, leur quotidien, leurs expériences de terrain, leurs rapports, leurs déambulations, leurs frustrations...

En tout cas c'est comme ça que j'ai abordé le tournage, sans me projeter dans un genre mais en essayant d'être le plus authentique possible.

Comment vous êtes-vous préparé au rôle ?

Dès notre première rencontre, on a évoqué avec Cédric notre envie d'ancrer, plus encore que les autres, le personnage d'Antoine dans Marseille. Habitant lui-même dans une cité, il fallait qu'on sente qu'il vienne de là.

Je suis allé à Marseille un mois ou deux avant le tournage pour vivre la ville, m'imbiber, observer les gens, trouver ma façon de parler, de me mouvoir, de m'habiller...



Quel a été l'apport du ou des policiers dont s'inspire l'histoire ? Ils ont servi de consultants ?

Cédric a créé des personnages de fiction qui n'ont somme toute plus grand chose à voir avec les policiers dont l'histoire est inspirée.

Les rencontrer et discuter avec eux nous a surtout permis de comprendre mieux leur travail au quotidien. Qu'est-ce que c'est un flic de la BAC, à Marseille ? Quel rapport ont-ils à l'action, à l'inaction, à la ville, aux quartiers, entre eux, entre brigades, à la hiérarchie ? Que vivent-ils dans une journée classique, et avec quoi rentrent-ils chez eux le soir ? C'est à toutes ces questions qu'ils ont pu donner des réponses importantes et nous imprégner d'anecdotes précieuses pour creuser encore plus l'aspérité des personnages.

Vous campez Antoine, le chien fou du trio : comment avez-vous construit le personnage ? Les cheveux décolorés, c'était une idée à vous ? Et le molosse, Goldorak : qui l'a baptisé ainsi ?

Antoine, c'est un nerveux. Un drogué à l'adrénaline qui vit pour l'action. Il est dans l'impulsion, plus que dans la réflexion, ce qui le rend sauvage et dangereux à certains moments. Mais on ne voulait pas qu'il soit juste ça. On voulait qu'il ait une profondeur. Un code d'honneur exemplaire et des relations sincères et fortes avec les seules personnes qui l'entourent, à savoir ses collègues, Amel [*son indic*], et son chien. C'est un jeune flic qui, au début de l'histoire, croit fort qu'il sert à quelque chose. Pourtant, il va se heurter à une réalité plus complexe.

Pour aller trouver tout ça, il fallait aussi que je change physiquement. J'ai pris de la masse musculaire et je me suis affûté pour avoir l'explosivité nécessaire. En arrivant à Marseille j'ai remarqué que plein de jeunes gars étaient décolorés et avant même que j'en parle à Cédric, il m'a lui-même demandé si j'étais partant. Ensuite il a fallu travailler l'accent. Même s'il est très léger dans le film, je me suis pas mal mis la pression et on a beaucoup bossé avec Cédric, qui est marseillais et qui était en quelque sorte mon garde-fou pour éviter l'excès ou la caricature sur le plateau.

Est-ce qu'il y a des films que vous avez vus ou revus, à la demande du réalisateur ou de votre propre chef, pour vous mettre dans l'ambiance du film ?

Non, pas particulièrement.

Comment définissez-vous votre relation avec Amel, l'indic qui était un homme dans l'histoire ?

Quand Cédric a eu l'idée de faire du personnage d'Amel une jeune femme, j'ai trouvé ça génial.

J'imaginai qu'elle était le seul lien qui me restait du quartier. Une fille avec qui j'ai grandi et avec qui le rapport a toujours été ambigu. Plein d'amour, mais impossible. Comme une petite sœur qu'on veut aider ou protéger à tout prix. Et Kenza Fortas a amené tellement de spontanéité, d'authenticité et de beauté au rôle, qu'elle en devient extrêmement touchante et rend mes choix et actions futurs dans le film d'autant plus durs.

Antoine est un garçon très seul : sa famille, c'est celle qu'il forme avec ses collègues, non ?

Exactement. C'est un type assez seul qui vit tout à travers son boulot. Et la proximité dans une brigade est telle que, souvent, ça devient une sorte de famille, de fratrie, avec ce que ça comporte d'embrouilles, de réconciliations, de vanes, d'amour, de respect, de partage, de buts communs...

On croit tout de suite à l'unité que vous formez avec Gilles et Karim : comment avez-vous atteint ce degré de complicité ?

Gilles et Karim sont des acteurs ultra talentueux et inspirés, et ils ont aussi la qualité d'être extrêmement généreux.

C'est compliqué d'identifier exactement pourquoi les gens s'apprécient, mais avec eux ça a été immédiat. Ça a rendu le travail fluide et permanent. On n'a jamais lâché nos personnages, ni l'histoire. Cédric a créé un environnement très propice aux propositions qui fait que le script est toujours en mouvement. C'est une matière première qu'on transforme en s'écoutant les uns les autres. Travailler comme ça, c'est idyllique.

Qu'est-ce qui était le plus difficile sur ce tournage ? Le côté « physique » du rôle ? Le fait que le film s'inspire de faits réels ?

Honnêtement, tout s'est fait dans le plaisir ! Les scènes tendues du film qui se passent dans les cités étaient, dans le réel, des journées de communion entre l'équipe du film et les figurants du quartier, où tout le monde se donnait à fond ! C'était beau. Non, à part une petite contracture à la cuisse après un sprint mal échauffé... que du plaisir !

Est-ce que l'image que vous aviez de la police a changé au contact de ce film ?

Quand on aborde un film où le métier de son personnage est central, forcément on en apprend beaucoup sur celui-ci. On en ressort avec une sensation plus précise de ce que ça veut dire que d'être flic, à la BAC, à Marseille. On se rend compte que le réel est toujours plus complexe que les a priori qu'on peut avoir. Mais le film est une réflexion sur le système tout entier qui entoure la police de terrain. La hiérarchie, l'instrumentalisation politique, c'est ça qui va jouer sur le destin de nos personnages.



ENTRETIEN AVEC KARIM LEKLOU



Qu'est-ce qui vous a séduit dans ce projet ?

La rencontre avec Cédric, pour commencer. On sent qu'il est très précis sur son sujet et qu'il a un vrai désir de cinéma. Il est très instinctif, très généreux et a une véritable ampleur dans sa mise en scène. Je trouvais son projet ambitieux de par son propos et son casting. Le scénario a achevé de me convaincre : j'aimais l'idée de faire un film d'action avec du fond. Un film d'action « à la française »...

Qu'entendez-vous par là ?

J'étais heureux de participer à un film d'action qui s'inscrivait réellement dans la société française... Là, on n'est pas dans un truc manichéen de bons et de méchants, et l'action ne tourne pas à vide : elle est au service d'une réflexion sur la société française, et sur notre époque.

La non-personnalisation des réseaux dans le film à travers des personnages précis était une chose appréciable, comme si ce n'était pas un problème de personne mais un problème beaucoup plus vaste et complexe à régler.

Le film a de l'empathie pour tous ses personnages...

Oui, pour les policiers, qui sont amenés à prendre de mauvaises décisions pour atteindre des objectifs de résultats, mais aussi pour les habitants des quartiers victimes des réseaux.

Au final, on a l'impression d'un territoire abandonné de toutes parts : habitants ou flics, tout le monde reste sur le carreau.

L'image que vous aviez des policiers a-t-elle changé au contact du film ?

Non, car j'ai appris par mon métier à me dire qu'il fallait trouver la voix d'un personnage, et ne pas succomber à la tentation d'émettre un jugement générique sur quelque corps de métier ou catégorie de personnes que ce soit. En revanche, le film m'a fait réfléchir à l'instrumentalisation politique qui a été faite de ce scandale de la BAC Nord de Marseille. On demande aux policiers de faire toujours plus de chiffre, mais est-ce que la fonction publique a vocation à faire du chiffre ? Le film pose des questions, il n'apporte pas de jugement moralisateur.



Le policier que vous incarnez est aussi un jeune père de famille, ce qui pèse sur son approche du métier, son rapport au danger et au risque. Comment avez-vous travaillé cet aspect-là du personnage ?

La dimension humaine de ces trois personnages m'intéressait beaucoup : les scènes du quotidien, les scènes de bouffe. Je ne voulais pas rendre mon personnage trop idéaliste. D'où cette scène improvisée où il distribue des claques et où il y a peut-être une certaine forme de frustration et d'autorité excessive qui s'exprime. Mais c'est vrai que je voulais que ce soit un personnage de raison, ambitieux au sein de l'institution policière. Le terrain n'est pas ultra épanouissant pour lui. Il doit en passer par là, mais il se voit bien passer des grades. C'est un type carré : que ce soit dans son métier ou sa famille, il essaie de tenir le cap. Et je trouvais intéressant qu'un gars comme ça, structuré, sans problème, glisse dans l'illégalité.

Sa famille à lui, c'est un peu leur famille à tous les trois, non ?

Oui, ils font corps.

Comment avez-vous créé cette complicité qui les unit ?

Avec Gilles, François, Adèle, c'était facile car ce sont des acteurs qui ont zéro ego et qui sont des forces de propositions permanentes. Ce sont des acteurs ultra généreux, qui n'avaient qu'une chose en tête : l'intérêt du film. J'ai pris énormément de plaisir à jouer à leurs côtés. La scène où on se met à parler de l'espace, par exemple, c'est une impro qui naît d'une discussion en dehors du tournage. L'idée, c'était d'humaniser nos personnages et de dépasser un peu le cadre de leur fonction.

Cédric Jimenez laisse beaucoup de place à l'improvisation ?

Oui, Cédric est un garçon avec qui il est très facile de discuter, et on trouvait la vérité des scènes sur le moment. Il n'a pas de jugement d'avance sur ce que devrait être la scène. En même temps, il ne perd jamais le fil de ce qu'il veut dire.

Mais ces impros, si elles ont pu se faire, c'est aussi grâce au chef opérateur, Laurent Tanguy : avec lui, pas de marques, tu bouges autant que tu veux. Il est complètement à l'écoute du jeu, et a su créer une liberté de mouvement qui a été très bénéfique pour le film.

Vous avez tourné sur place, dans les cités des quartiers nord de la cité phocéenne : vous est-il arrivé d'avoir peur ?

Non, jamais. On a toujours été bien accueillis, et les gars se donnaient à fond pour le film.

La violence à laquelle la police fait face a tout de même changé de catégorie : on est quasiment dans la guérilla urbaine.

Oui, mais c'est la société tout entière qui est plus violente. Ce n'est pas propre aux cités. Il me tenait à cœur de ne pas raconter tout et n'importe quoi sur les cités, et j'aime le fait que le film fasse bien la différence entre cités et réseaux de trafic de drogue. Ces réalités terribles liées aux réseaux, les habitants des quartiers les subissent eux-aussi.

Entre ombre et lumière, le film trouve un point d'équilibre assez miraculeux...

Je pense que ça tient à la façon dont Cédric [Jimenez] filme sa ville : ces couleurs, ce soleil, ça fait vibrer l'image. Et puis, la noirceur du propos est entrecoupée de vrais moments de comédie, de légèreté. Les personnages féminins apportent beaucoup au film. Ce que j'aime entre autres avec le personnage d'Adèle, qui joue mon épouse, c'est que c'est une femme forte, elle-même flic. Dans la scène du repas, par exemple, on a l'impression que le parrain, c'est elle (*rires*). Et eux, en face, deviennent des gamins. Même chose avec le personnage de Kenza [Fortas] : je trouve ça intéressant que le personnage de l'indic soit une fille. C'est basé sur des faits réels, mais c'est le genre de choses qu'on voit rarement à l'écran. Et ce n'est pas juste pour faire joli : la relation qu'elle entretient avec le personnage de François [Civil] est super belle, ambiguë. Ça ramène de la modernité dans le propos, et toujours cette idée qu'on est avec des êtres humains, avec leurs qualités et leurs défauts.

Des trois policiers dont s'inspire l'histoire, celui que vous incarnez est le seul qui soit resté dans l'institution policière...

Oui, il s'engage dans le syndicat, parce que c'est un type qui est épris de justice. Il défend ses valeurs, et son engagement va se traduire différemment mais continuer malgré tout.

Quels sont vos projets ?

BAC NORD et sa sortie !

ENTRETIEN AVEC ADÈLE EXARCHOPOULOS

Que connaissiez-vous du scandale de la BAC Nord de Marseille, avant de rejoindre le film ?

Rien. Je ne connaissais strictement rien de cette affaire avant d'ouvrir le scénario.

Qu'est-ce qui vous a séduite dans ce projet ?

J'aime et je partage la colère du film. Cédric se penche sur des gens qu'on a abandonnés. Dans les quartiers nord de Marseille, comme le dit Kenza [Fortas] dans le trailer, « Y'a plus aucune règle. Y'a plus de flic, y'a plus de politique, y'a plus personne. » Le film dénonce l'hypocrisie de la hiérarchie policière, bien contente que les « cowboys » fassent le sale boulot mais qui vient ensuite jouer les offusquées.

J'aime, surtout, le regard de Cédric sur ses personnages. Ces scènes où les types de la BAC sont dans la voiture à parler de choses banales, c'est l'aspect du film que je préfère. Tu arrives forcément dans un métier avec des illusions, surtout ce avec ce métier-là où tu peux avoir un idéal de justice assez fort, et finalement tu manges des McFish en attendant une alerte.

Le film n'est pas un simple thriller...

Non, car Cédric parvient à capter tous ces petits riens qui font aussi la réalité de ce métier. Tous ces moments du quotidien, ces scènes de McDo, de voiture, ou au marché, qui ne font pas nécessairement progresser l'intrigue mais révèlent vraiment les personnages. Personnellement, parmi les scènes qui me bouleversent le plus, il y a un moment où le personnage de Gilles dit « *Je suis fatigué* », après avoir accompli la mission qu'on leur a confiée, et où l'on sent à quel point le bonhomme est usé. Le moment où François demande où est son chien. Le moment où Karim demande à se faire raser le crâne en prison, afin de pouvoir communiquer avec François. En tant qu'actrice, je trouve que ces scènes assez simples en apparence, ces scènes où il n'y a pas forcément d'enjeu, c'est ce qu'il y a de plus dur à faire.



Karim Leklou dit que dans la scène du repas, on a l'impression que le Parrain, c'est vous, et non l'un des trois garçons...

C'est vrai qu'elle est un peu « louve », Nora. Une louve, elle tient sa horde, défend ses petits... Mais ce n'est pas que de mon fait, c'était déjà écrit comme ça dans le scénario. Ce que j'aime dans leurs rapports à tous les quatre, c'est qu'ils se disent les choses. C'est cela qui crée une famille pour moi : ne pas avoir peur de se déchirer avec les gens. Nora est dans ce rapport-là avec ces trois hommes : elle leur dit la vérité. C'est peut-être cela qui lui confère ce côté « Parrain », plus que sa manière de parler ou le fait qu'elle sache faire les grillades. Elle n'est pas dupe une seule seconde de leur côté macho. Déjà parce que c'est quelqu'un d'assez lucide, mais aussi parce que, de par sa fonction au CIC [*le Centre d'Information et de Commandement, qui reçoit les appels au 17*], elle les observe derrière ses écrans. Et puis je pense que, flic ou pas flic, on est tous dans une forme de posture, et encore plus quand on porte l'uniforme. Encore plus quand on a un métier qui peut être perçu comme héroïque. Encore plus quand on se dit « *Tiens, je vais être acteur de la justice et de la paix* ».

Quel challenge ça a été de trouver votre place face à un trio masculin aussi soudé ?

Dès le début, après avoir lu le scénario et parlé à Cédric, j'ai appelé Karim, que je connaissais bien pour avoir fait déjà deux films avec lui [ORPHELINE (2017) et LES ANARCHISTES (2014)]. J'étais contente, car on avait exactement la même vision du couple Nora / Yass, et c'était quelque chose qu'on ne voit pas souvent au cinéma. En général, les couples, ce sont des âmes sœurs, des personnages assez passionnés, ou alors au contraire des gens qui s'ennuient dans leur relation. Alors que là, on sent qu'il y a une vraie affection, entre Nora et Yass – j'allais dire *amitié* : on sent qu'ils ont grandi ensemble et qu'ils n'ont pas de secret l'un pour l'autre. La passion qu'il y a pu avoir s'est transformée en quelque chose d'encore plus fort, il faut juste savoir l'accepter.

Comment était la vraie Nora, la policière qui a inspiré votre personnage ? Vous avez beaucoup parlé avec elle ? Elle est toujours dans la police ?

Oui, elle fait toujours son métier, mais différemment. Ils ne sont plus à Marseille, avec son mari. Je l'ai rencontrée plusieurs fois, et j'ai beaucoup échangé avec elle sur la façon dont elle avait vécu cette affaire, à la périphérie. Ça n'était pas moins dur pour elle, avec de tout petits enfants en plus... Elle a perdu quelques illusions dans la bataille, forcément, mais ça reste quelqu'un de lumineux.

C'est plus de pression de jouer une personne existante ? De travailler à partir de faits réels ?

Tout dépend des scénarios et du degré d'authenticité : à quel point s'inspire-t-on de la réalité ? Je suppose que lorsqu'on joue un biopic, on a ce devoir, cette responsabilité, mais il faut également s'en libérer car parfois le réel est plus incroyable que la fiction.

Comment s'est passé le tournage sur place, dans les cités de Marseille ?

Je n'ai pas tourné dans les cités, mon personnage ne travaillant pas sur le terrain. Mais ce que j'ai aimé en voyant le film, c'est qu'on sent que Cédric est un local. Il y a énormément de bienveillance dans sa façon de filmer la cité, il n'est pas misérabiliste. À travers son regard, on sent qu'on a affaire à des gens qui font comme ils peuvent. Des deux côtés, d'ailleurs : autant chez les flics que chez les jeunes de cité. Cédric, pour moi c'est le maire de Marseille !

Quels sont vos projets ?

Je finis le premier long métrage d'Emmanuel Marre, CARPE DIEM, le scénariste de CEUX QUI TRAVAILLENT. C'est une manière de travailler hyper originale dans le sens où il n'y pas de HMC [*Habillage Maquillage Coiffure*], pas de texte... C'est un peu vertigineux, mais j'adore ! Il y a aussi MANDIBULES, le film de Quentin Dupieux, qui va sortir le 18 novembre. Après ça, je vais tourner dans le nouveau film de Léa Mysius, qui avait réalisé AVA.



ENTRETIEN AVEC KENZA FORTAS



Quelle a été votre réaction à la lecture du scénario de BAC NORD ?

Je ne l'ai pas lu. Je ne lis jamais les scénarios en entier, juste ce qui concerne mon personnage. La continuité du film, je n'en savais rien. Comme ça, je me laisse surprendre.

Dans l'inconscient collectif, l'indic, c'est la balance. Le traître. Avez-vous hésité à accepter le rôle d'Amel ?

Non. Je suis restée choquée quand j'ai reçu cette proposition, parce que c'est le genre de rôle qu'on associe à un homme. C'est peut-être la première fois qu'on voit *une* indic au cinéma, non ? Mais justement, je trouvais ça bien de montrer autre chose au public. Et puis, il y a autant de filles que de garçons dans les quartiers. Pourquoi est-ce qu'elles ne parleraient pas elles aussi ?

Pourquoi Amel parle-t-elle avec Antoine, au fond ?

Parce que, tout simplement, elle en a marre qu'il se passe tout ça dans le quartier. Le deal, la violence... Elle voudrait que ça s'arrête. Et puis bien sûr, parce qu'elle n'a pas de moyens et que, pour elle, c'est de l'argent facile, même s'il y a la peur des représailles.

On sent qu'il y a beaucoup d'affection entre elle et Antoine, peut-être même un peu plus...

Oui, elle le considère comme un grand frère, elle lui a donné sa confiance, ils ont créé un lien fort d'amitié. Je pense que si ça avait été quelqu'un d'autre, elle n'aurait peut-être pas parlé.

Ils ont l'air de deux enfants, ensemble, un peu comme le tandem que vous formiez avec Dylan Robert dans SHÉHÉRAZADE.

Oui, c'est vrai. Je n'y avais pas pensé.

Vous avez une belle alchimie avec François Civil.

C'est la première fois qu'on se rencontrait, mais on s'est super bien entendus. Franchement, c'est passé comme une lettre à la poste.

Cédric Jimenez dit que c'est le personnage qui a dû s'adapter à vous, et non l'inverse...

(Rires) Je suis d'une nature assez sauvage, c'est vrai. Je me suis un peu posée avec l'âge, mais plus jeune, j'étais vraiment un petit démon. Je pense que ça se sent à la caméra.

Un petit démon, c'est-à-dire ?

Je ne sais pas comment vous expliquer... Sur SHÉHÉRAZADE, j'étais jeune, j'avais 16 ans, je n'étais pas structurée. Mais j'ai grandi depuis, et j'arrive mieux à respecter les règles.

Comme SHÉHÉRAZADE, BAC NORD se déroule dans les quartiers nord de Marseille, dont vous êtes issue. C'est important, pour vous, de montrer ces quartiers au cinéma ?

Oui, chaque fois que je dois tourner un film chez moi, que je sois indic ou prostituée, je suis fière de représenter ma ville.

C'est facile de vivre encore dans la cité, maintenant que vous êtes connue ?

On me regarde un peu comme « l'actrice », la « star », mais ça va parce que c'est chez moi. J'étais là-bas avant de commencer ce métier, donc voilà, ils me voient toujours pareil.

C'était difficile de grandir dans les quartiers nord de Marseille ?

Oui et non. J'ai eu ma crise d'adolescence, de 14 à 16 ans, mais comme tout le monde, en fait. Vous savez, les fréquentations, tout ça... Mais après, j'ai réussi à élargir mes horizons, à voir d'autres gens, à connaître d'autres choses... Cela dit, je pense que c'est plus difficile de vivre en quartier pour un garçon que pour une fille.

Comment cela ?

Je pense que pour les garçons il y a plus la tentation d'aller dealer, d'aller voler, tout ça.

Comment le cinéma est-il arrivé dans votre vie ?

Le cinéma, il m'est tombé sur la tête ! Déjà, ce n'était pas du tout dans mes projets, je ne voyais pas faire ça de ma vie, vraiment pas. Moi, j'étais en foyer, je voulais passer mon CAP Petite Enfance. C'est ma mère qui a envoyé des photos de moi, après avoir été abordée dans la rue par une directrice de casting qui cherchait quelqu'un pour le rôle de la maman dans SHÉHÉRAZADE. Une semaine après, j'ai reçu un appel de la directrice de casting, mais j'ai pris ça complètement à la rigolade. J'ai dit « *Allez raconter vos bobards ailleurs, j'ai pas le temps pour ça.* » Mais ils m'ont harcelée, alors j'y suis allée. Tout est parti de là. Mais bon, quand j'ai fait SHÉHÉRAZADE, je ne pensais pas que ça allait prendre autant d'ampleur.

Quels sont vos projets ?

Je suis en train de tourner un petit truc dans la série « Validé » diffusée sur CANAL+.

Votre parcours tient du conte de fées. Vous vous êtes habituée ou vous avez toujours du mal à y croire ?

À vrai dire, je ne me suis jamais dit que c'était un conte de fées. Même au moment des César, j'ai gardé les pieds sur terre. Tout ça ne m'a pas changée. Sauf que je dis moins de gros mots. *(rires)*



LISTE ARTISTIQUE

Gilles LELLOUCHE	Greg
Karim LEKLOU	Yass
François CIVIL	Antoine
Adèle EXARCHOPOULOS	Nora
Cyril LECOMTE	Jérôme
Michaël ABITEBOUL	Jacques
Idir AZOUGLI	Kevin
Vincent DARMUZEY	Stéphane
Kenza FORTAS	Amel
Jean-Yves BERTELOOT	Yvon
Kaïs AMSIS	Gamin voleur
Faued Nabba dit KOFIS	Homme TMAX Castellane
Abdellah KHOULALENE	Homme Cayenne 1
Jacques KOUNTA	Homme Cayenne 2
Meleinda EL ASFOUR	Fille marché
Haidy KHALIL	Femme appart Castellane
Adel BOUTOUIL	Enfant appart Castellane
Yassine CHOUANA et Mickael SOW	Vendeurs tortues

LISTE TECHNIQUE

Producteurs	Hugo SÉLIGNAC Vincent MAZEL
Réalisateur	Cédric JIMENEZ
Scénaristes	Cédric JIMENEZ Audrey DIWAN
Chef opérateur	Laurent TANGY
Cadreur	Marco GRAZIAPLENA
Chef opérateur son	Cédric DELOCHE
Chef costumière	Stéphanie WATRIGANT
Chef décorateur	Jean-Philippe MOREAUX

PHOTOS © JÉRÔME MACE / CHIFOUMI PRODUCTIONS